

D 848 NICARAGUA: LE CHOC DU VOYAGE DU PAPE

Après la "tourmente" du 4 mars 1983, qui a vu le pape Jean-Paul II débordé par les cris d'une marée humaine rassemblée pour la messe de Managua (cf. DIAL D 843), les esprits se calment au Nicaragua. L'heure est désormais au bilan.

Ci-dessous, nous publions le long compte rendu élaboré par l'Institut historique centro-américain de Managua sur les événements marquants de cette visite. Précisons que cet institut est, au Nicaragua, un des lieux majeurs de réflexion sur la Révolution nicaraguayenne, ses chances et ses problèmes. Son approche des événements liés au voyage du pape est, à ce titre, crédible.

Le soir du départ de Jean-Paul II, lit-on dans ce compte rendu, "beaucoup (de Nicaraguayens) se rendaient compte qu'au moment même où le pape quittait précipitamment la place, la date du 4 mars 1983 ne serait plus une date quelconque, mais que cette journée à son déclin entrait désormais dans l'histoire. L'histoire du Nicaragua, celle de l'Eglise latino-américaine, celle du Vatican. Ce n'était pas une entrée triomphale, mais bien plutôt et réellement une entrée douloureuse et triste. Seul le temps nous dira combien d'occasions de concorde, de paix, d'unité et d'espérance ont été perdues ce jour-là".

Note DIAL

JEAN-PAUL II AU NICARAGUA

Récit-rapport élaboré par
l'Institut historique centro-américain de Managua

AVANT LE VOYAGE DU PAPE

Jean-Paul II est resté onze heures au Nicaragua, pour la deuxième étape de son voyage centro-américain. Toute analyse comme tout rapport sur cette brève visite papale supposent, pour un minimum d'exactitude, un rappel de ce qu'a été la longue préparation du voyage.

Voici quelques données générales dont il faut tenir compte.

1) A partir du 6 février, date à laquelle la junte gouvernementale a officiellement annoncé que le pape viendrait au Nicaragua, des comités nationaux et départementaux ont été créés tant pour veiller à la sécurité et à l'accueil correct du pape que pour préparer la mobilisation populaire, en particulier dans le cadre des rassemblements de masses prévus au programme:

la célébration de la Parole à León et la messe en plein air à Managua. En réalité, avant même que ces comités commencent à fonctionner, et depuis la mi-décembre 1982, des conflits s'étaient déjà produits entre l'archevêque de Managua, entouré de membres de la curie diocésaine, et des membres du gouvernement concernant ce voyage dont le caractère polémique est apparu dès le début, tant au plan national qu'international. C'étaient des heurts verbaux à différents niveaux - déclarations publiques aux réunions préparatoires du clergé - non pas pour mettre en doute l'importance du voyage ni la qualité spirituelle du visiteur, mais sur l'organisation des actes publics, les détails de protocole, la prééminence de certaines personnalités, les modes de mobilisation, etc. Après l'annonce officielle, ces discussions n'ont jamais totalement disparu. Mais à mesure qu'approchait la date de l'arrivée du pape, on a vu s'établir, en raison des conditions propres au pays, une large convergence de points de vue. Les problèmes idéologiques existants - inhérents à la situation conflictuelle dans laquelle se trouve le Nicaragua, en vertu tant du processus révolutionnaire que de la permanence des menaces d'agression - ont en fait cédé la place, dans les dernières semaines, à des problèmes pratiques qu'il fallait résoudre dans l'unité pour la réussite du voyage dans ses dimensions pastorales et religieuses comme dans sa perspective d'événement d'unité nationale. C'est dans cette perspective que se sont rejoints les efforts humains et matériels en tous genres, de la part du gouvernement et de la part de l'Eglise, aussi bien celle engagée dans le processus révolutionnaire que celle dans l'opposition.

2) On peut affirmer que le peuple nicaraguayen, dans son immense majorité, s'est beaucoup préparé à cette visite. Le caractère exceptionnel de la personnalité du visiteur n'a échappé à personne. Les communautés ecclésiastiques de base et les organisations révolutionnaires de masse, à l'égal d'autres groupes confessionnels ou non, très nombreux et peu faciles à classer, ont passé beaucoup de temps et dépensé beaucoup d'énergies pour se préparer à recevoir le pape. Le groupe "Catholiques de Nicaragua" (1) a publié quatre brochures populaires pour permettre aux fidèles, grâce à des textes écrits de pédagogie adaptée, de prendre une part active à la préparation: "Les voyages du pape", sélection de discours de Jean-Paul II dans d'autres pays latino-américains; "Le pape dans l'Eglise du Christ", doctrine sur l'Eglise et la fonction papale de service; "Saint-Père, voilà l'Amérique centrale", réflexion sociale et théologique sur la situation actuelle dans cette région du monde et sur les attentes du peuple; et "Saint-Père, voilà le Nicaragua", biographie rapide du pape et brève présentation de la situation actuelle du pays. Tels ont été les thèmes de ces brochures. Elles ont circulé dans tout le pays à près d'un million d'exemplaires et sont parvenues entre les mains de pratiquement tout le monde. Elles ont également été reproduites par des groupes catholiques de Costa-Rica, du Panama et d'El Salvador, où elles ont reçu un très bon accueil. Ce n'est qu'un exemple qui montre comment, en plus d'un mois, le peuple nicaraguayen a pris très clairement conscience de l'importance de ce voyage pour l'ensemble du pays; et, surtout, de son importance pour que le pape prenne conscience de la réalité nicaraguayenne. La préparation populaire s'est effectuée de plusieurs manières: un grand nombre de communautés chrétiennes ont écrit des lettres collectives au pape pour lui exprimer leurs attentes à l'occasion de son voyage; les groupes ont préparé des mots d'ordre, des chants, des banderoles de bienvenue. La presse écrite et les radios - de toutes tendances -

(1) C'est ce groupe qui a envoyé une très belle lettre au pape après son message de juin 1982 aux évêques nicaraguayens (cf. DIAL D 798) (NdT).

ont contribué, par l'information et la propagande, à créer un climat de grande expectative. Dans les médias favorables à la révolution, l'attente pouvait se résumer ainsi: le pape va nous aider à obtenir la paix et il va dénoncer les menaces d'agression nord-américaine. Dans les médias favorables à l'opposition, on insistait beaucoup sur le caractère religieux du voyage et l'attente était plus vague: le pape vient pour nous bénir. En résumant encore davantage, pour les chrétiens engagés dans le processus révolutionnaire, l'attente pouvait se concrétiser en deux phrases: "Bienvenue au Nicaragua libre grâce à Dieu et à la révolution", et "Entre le christianisme et la révolution il n'y a pas contradiction"; tandis que, pour les chrétiens opposants, c'étaient des phrases plus générales: "Je suis heureux, le pape vient", ou "Jean-Paul II, le Nicaragua t'attend". Dans ces derniers milieux, on insistait sur le fait que c'était le Nicaragua catholique qui attendait le pape et qui devait donc le recevoir. A signaler que, bien que 13 % de la population nicaraguayenne soit protestante, il n'y a eu aucun problème d'ordre oecuménique. Il faut dire aussi qu'il n'y a pas eu de commercialisation de la figure du pape; il n'y a pas eu de vente d'objets à son effigie, et les photos et drapeaux utilisées par les groupes ont été pratiquement gratuits.

3) Dans ce climat d'expectative nationale créé autour de la visite du pape, et en raison de la réelle polarisation des tendances dans l'Eglise, polarisation qui s'était accentuée tout au long de l'année dernière, le gouvernement, au plus haut niveau, avait déterminé clairement le cadre dans lequel devaient être inscrites la préparation et la réalisation de la visite avec tous ses détails. A l'évidence, le gouvernement ne pouvait "abandonner" le sujet aux seules mains des évêques, vu la complexité des dispositifs de sécurité et les infrastructures nécessaires pour répondre aux éventualités d'un tel voyage. Sur le plan idéologique, la préparation lointaine et immédiate a été menée à bien, au niveau du gouvernement, dans une perspective de grand respect envers la figure du Souverain Pontife et d'hospitalité nationale ouverte. Les médias, dans le mois qui précède, sont pour tout lecteur le reflet exact d'une telle façon de procéder. Au niveau des organisations de masse, également, chargées de la préparation et de la mobilisation de la base, la consigne a été clairement donnée de faciliter les moyens de transport à toute personne désireuse de se déplacer. Les non-croyants ont été invités à assister aux actes publics, au titre de l'accueil national à réserver à une si haute personnalité. On peut dire de ce point de vue que, dans sa majorité, le peuple nicaraguayen désirait voir le pape. Et qu'aussi, il attendait beaucoup de lui. S'il fallait résumer en une phrase la recherche de difficile unité que provoquait l'annonce de la visite du pape, ce serait: "Nous voulons la paix". Tous les Nicaraguayens se retrouvaient pratiquement dans ce souhait. Bien sûr, il y aurait eu des sensibilités différentes si les uns et les autres avaient précisé ce qu'ils entendaient par "paix". Mais nous pensons être honnêtes en affirmant que personne ne voulait de "problèmes" avec le pape, si tant est que l'expression reflète la complexité de la préparation. Pour compléter ce schéma rapide à la veille de la visite, il ne faut pas oublier que celle-ci était "trop grande" pour le Nicaragua dans l'état où il se trouve, avec des infrastructures insuffisantes et affaiblies, avec des moyens réduits, avec une situation de menaces militaires et économiques, et avec un intense débat idéologique dans le domaine religieux. Le pape était "trop grand" pour un Nicaragua petit et déstructuré. La préparation de cette visite a coûté au gouvernement la somme approximative de trois millions de dollars.

LA VISITE DU PAPE

Nous voudrions maintenant faire une relation des heures pendant lesquelles le pape a vécu au Nicaragua, en nous arrêtant davantage à l'acte central de la visite: la messe sur la Place du 19 juillet.

1- L'arrivée

C'est à 9 H 15 du matin que l'avion papal a atterri à l'aéroport Augusto César Sandino de Managua. La décoration de l'aéroport et la réception en général ont été des plus sobres. Aussi bien pour l'affluence du public que par l'ambiance générale, l'accueil a été "pauvre" en comparaison avec celui offert au pape dans les autres aéroports centro-américains qui ont vu arriver des foules innombrables et en liesse.

Il y avait deux calicots sur lesquels était écrit "Bienvenue au Nicaragua libre, la terre de Sandino" et "Les jeunes et les enfants du Nicaragua veulent la paix". A la présence des groupes protocolaires - corps diplomatique, peloton d'honneur de l'armée, junta gouvernementale de reconstruction nationale et direction nationale du Front sandiniste de libération nationale - et à celle des évêques de la conférence épiscopale, s'était ajoutée la présence d'un petit groupe de mères des héros et martyrs - en deuil - et de mutilés de guerre en fauteuils roulants, au bout du rang des diplomates. Les terrasses de l'aéroport étaient remplies, mais elles sont de peu de capacité. Le peuple présent était des "deux" tendances d'Eglise, car on entendait nettement les vivats à l'adresse de Mgr Obando, avant et après les salutations officielles au pape. A l'aéroport, comme du reste à chacun des actes publics de la visite, trois drapeaux flottaient toujours au vent: le bleu et blanc du Nicaragua, le blanc et jaune du Vatican, le rouge et noir du Front sandiniste. Sous le vent fort les plis des drapeaux se mélangaient. C'était comme un symbole de la difficile conciliation entre des expressions et des projets divers portés par les Nicaraguayens se rendant à la rencontre du pape. Dès l'instant de sa descente d'avion, Jean-Paul II est apparu fatigué, froid. Plus exactement: distant. Y compris avec quelques signes de tension contenue, sur le visage comme dans le geste. C'était visible par tous ceux qui se trouvaient là.

Le discours de bienvenue du commandant Daniel Ortega, coordinateur de la junta gouvernementale, avait pour thème central de longs extraits - lus à la lettre - de la lettre envoyée en 1921 par l'évêque de León d'alors, Mgr Simeón Pereira y Castellón, au cardinal nord-américain James Carl Simpson à l'époque de l'occupation nord-américaine du Nicaragua. Dans cette lettre, l'évêque nicaraguayen dénonce l'intervention des Etats-Unis en des phrases lourdes d'émotion et d'emphase; et il demande aux évêques nord-américains leur solidarité pour faire cesser cette intervention. "A soixante-deux ans de distance, a déclaré Ortega pour terminer la citation, les paroles de Simeón Pereira y Castellón gardent toute leur valeur, alors que cette même politique des Etats-Unis ne permet pas à notre peuple de refermer les blessures qu'ils ont ouvertes."

Dans le discours de bienvenue, le commandant Ortega a fait mention des dix-sept jeunes sandinistes qui avaient été tués le lundi précédent et qui avaient reçu, avant leur mise en terre, les honneurs populaires sur la même place où le pape allait célébrer la messe en plein air. Il a également détaillé les agressions nord-américaines contre le Nicaragua, et fait mention de la situation de l'Amérique centrale, "ébranlée par la faim et la soif de justice des peuples, ainsi que par la prépotence de ceux qui, à feu et à

"sang, refusent ce droit aux peuples". Ortega a aussi fait mention d'El Salvador où "ce sont les Etats-Unis qui interviennent chaque jour d'avance" pour prendre la défense d'une cause injuste et perdue d'avance". Le commandant a réaffirmé "la vocation de paix" du peuple et du gouvernement nicaraguayen; confirmé devant le pape la déclaration de principes sur la liberté religieuse, exprimée par le Front sandiniste dans le document d'octobre 1980 (2); et souligné son point central, l'aspect théorique le plus apte à permettre au pape de comprendre l'expérience pratique qu'en fait la plus grande partie du peuple croyant du Nicaragua: "Notre expérience nous montre qu'on peut en même temps être croyant et révolutionnaire, et qu'il n'y a pas contradiction insoluble entre les deux choses". Le thème du conflit interne à l'Eglise avait occupé les deux paragraphes avant cette dernière allusion: "Saint-Père, notre révolution a été attaquée sous tous les angles possibles, et la confrontation politique s'est manifestée dans tous les domaines".

Le discours d'Ortega a été plus long que prévu pour ce type de manifestation et il n'a pas été demandé au préalable par la nonciature, qui a semblé peu intéressée à connaître son contenu. La longue citation de la lettre de l'évêque de León en 1921 a été l'occasion d'une confusion: beaucoup ont cru qu'il s'agissait des paroles que le commandant lui-même adressait au pape. La dureté des passages choisis et la fermeté du ton dans la lecture semblent avoir gêné certains des présents. Nous rapportons tous ces détails car nous croyons que le voyage du pape et les événements de Managua ne peuvent pas être compris si on les retire d'un contexte dans lequel les gestes et les problèmes de langage ou de communication ont joué un rôle d'importance capitale, ainsi qu'on l'a finalement vu sur la Place du 19 juillet.

La réponse du pape au commandant Ortega a été plus brève. Son point le plus significatif a porté sur la paix dans la région: "Au nom de Celui qui, par amour, a donné sa vie pour la libération et la rédemption de tous les hommes, je voudrais apporter ma collaboration pour que cessent les souffrances de peuples innocents dans cette région du monde, pour qu'il soit mis fin aux conflits sanglants, à la haine et aux accusations stériles, afin de faire place au dialogue véritable. (...) Je viens aussi pour lancer un appel à la paix à l'adresse de ceux qui, dans ou hors cette zone géographique - où qu'ils se trouvent -, favorisent d'une façon ou d'une autre les tensions idéologiques, économiques ou militaires empêchant le libre développement des peuples désireux de paix, de fraternité, de véritable progrès humain, spirituel, social, civique et démocratique". Le pape a reçu des applaudissements nourris.

L'allusion du pape - qu'il répéterait au moment de son départ - "aux milliers et milliers de Nicaraguayens qui n'ont pas eu la possibilité de venir, comme ils l'auraient voulu, sur les lieux de rencontre", avec le détail correspondant des personnes empêchées (malades, enfants, victimes des injustices, victimes de la violence, personnes dévouées au bien de la nation...), a été une allusion quelque peu confuse; en effet le thème de "ceux qui ne pouvaient pas venir voir le pape" avait fait l'objet, pendant la préparation du voyage, d'une dénonciation constante dans la bouche des porte-parole de l'évêché et de Mgr Obando lui-même, au cours de déclarations à la presse internationale ou au titre de la propagande. Radio-Catholique, propriété de l'archevêché, avait encouragé le peuple à venir "à pied, à dos d'âne, mais que rien ne te retienne!".

A l'aéroport, le fait le plus remarqué, au niveau de l'information comme à celui du geste, a été le salut d'Ernesto Cardenal au pape. Les circons-

(2) Cf. DIAL D 654 (NdT).

tances dans lesquelles l'épisode s'est produit ne sont pas encore très claires. Mais ce qu'on a clairement vu c'est que Cardenal, après avoir enlevé son habituel béret noir, s'est agenouillé devant le pape en geste d'humilité; que le pape a agité le doigt en signe de réprimande; que Cardenal a voulu baiser la main du pape mais que celui-ci l'a retirée; et que la rencontre s'est terminée par une nouvelle inclination de Cardenal devant le Souverain Pontife. Il faut préciser que, durant la visite du pape, sur les cinq prêtres exerçant des charges gouvernementales et se trouvant donc dans une situation d'exception (ils ne peuvent célébrer la messe ni en public ni en privé, ni au Nicaragua ni à l'étranger), deux seulement étaient au Nicaragua le jour de l'arrivée du pape: Ernesto Cardenal et son frère, Fernando Cardenal. Celui-ci ne se trouvait pas à l'aéroport, mais sur le podium de la messe en plein air; à aucun moment Fernando ne s'est rencontré avec le pape, comme cela est arrivé pour Ernesto, ainsi que le prévoyait le protocole puisqu'il est membre du gouvernement.

Le compte rendu de la cérémonie de l'aéroport ne peut passer sous silence un geste de très grande signification symbolique, geste que n'ont pas relevé les journalistes - car ils suivaient le pape quittant la piste en direction de l'hélicoptère qui allait l'emmener à León - ni non plus les caméras de la télévision nicaraguayenne, mais qui a été rapporté par la radio de la chaîne nationale. Près de l'avion papal étaient restés, d'un côté les membres de la Direction nationale du Front sandiniste, et de l'autre, à une certaine distance, les évêques de la Conférence épiscopale. La cérémonie d'accueil venait de se terminer. Avant de quitter l'aéroport, et sur l'initiative du commandant Tomas Borge, les deux groupes se sont salués avec des accolades et des poignées de main. Le geste a été applaudi par le public présent à l'aéroport. Cela a été l'un des symboles les plus importants manifestant le souci d'unité partagé par tous comme fruit de la visite papale.

2- A León

La visite du pape à León a comporté deux moments: une visite rapide de la cathédrale et la manifestation de masse sur le campus de l'université.

Le passage du pape à la cathédrale avait surtout pour but le recueillement et un temps de pause. A l'intérieur, un groupe de malades et de personnes âgées ont reçu la bénédiction du pape. Là, le pape a déclaré qu'il se réjouissait car c'était sa "première rencontre dans un lieu sacré avec les catholiques du Nicaragua". En saluant les prêtres et les religieux de León et de l'ensemble du pays, il a dit: "Je puis vous assurer dès maintenant que je comprends vos difficultés". Il a également adressé un salut spécial "au peuple fidèle de León, à ceux qui ont souffert et souffrent pour tant de raisons et d'injustices". Dans la cathédrale, le pape a encore prié quelques instants devant le tabernacle.

A la sortie de la cathédrale, un ensemble musical a joué pour le pape la chanson typique de la ville de León. Au cours des manifestations de León, on a pu constater que depuis son arrivée le pape apparaissait plus détendu, tant sur le visage que dans ses gestes.

Il s'est rendu ensuite en hélicoptère sur le campus de l'université où l'attendaient 100.000 personnes, surtout des paysans venus de tous les départements voisins, pour une célébration de la Parole. La forte chaleur de León, toujours plus grande qu'à Managua, avait rendu l'attente épuisante pour cette foule humaine. Et il y avait certainement des allées et venues continuelles de gens, dont certains abandonnant la place dès le début des paroles du pape. La décoration la plus importante à cet endroit représentait le pape avec Mgr Romero.

Le thème du discours du pape a été le laïcité et l'éducation, ainsi que prévu. Au début de son allocution, le pape a fait une allusion très applaudie: "Je vous salue avec une grande affection, en particulier les victimes de la violence - qui s'abat fréquemment sur vous - ou des catastrophes naturelles". Mais aussitôt après, le public n'a pas très bien compris l'annonce du thème, même s'il s'entendait dans le cadre d'ensemble du voyage centro-américain du pape: "Selon le plan de mon voyage dans cette région du monde, je parlerai spécifiquement aux paysans depuis Panama. Aujourd'hui, je m'adresse aux personnes qui, au Nicaragua et dans les autres pays, s'appliquent de diverses façons à l'éducation de la foi..." Comme la majorité des auditeurs étaient des paysans, cette annonce semble en avoir découragé certains. Le thème de l'éducation et, surtout, le langage utilisé par le pape à cette occasion se sont révélés être inadaptés pour un rassemblement de ce type.

Dans son exposé, Jean-Paul II a mentionné "la collaboration à une alphabétisation et scolarisation toujours plus grandes"; et certains paragraphes de son discours ont paru très importants dans la situation actuelle du Nicaragua, en recherche d'une éducation de type nouveau. Ce sont les paragraphes se référant au fait que "l'éducation se dégrade quand elle se transforme en simple instruction, car la seule accumulation fragmentaire de techniques, de méthodes et d'informations ne peuvent répondre à la faim et soif de vérité chez l'homme"; de même pour le passage décrivant "l'amour passionné de la vérité" comme critère de discernement d'une éducation correcte. Dans son discours le pape a insisté, avec une voix vibrante, sur le droit des parents à éduquer leurs enfants dans la foi et non selon des "programmes inspirés par l'athéisme". La mention de l'athéisme a suscité les applaudissements de certains groupes, pour entraîner ensuite ceux de la foule. Le pape a également appelé les enseignants nicaraguayens à forger chez leurs élèves "des coeurs grands et sereins dans l'amour de la patrie et, par là, des constructeurs de paix".

A la fin de son intervention dans le cadre de la liturgie de la Parole, le pape a été longuement applaudi. La multitude reprenait en chœur le slogan: "Jean-Paul II, tout le monde t'aime!". A quoi le Saint Père a répondu par deux fois: "Et Jean-Paul II aime tout le monde, surtout les éducateurs de la foi au Nicaragua!"

La participation des fidèles à la liturgie a été particulièrement expressive au moment de la prière universelle. La demande d'une femme "pour les jeunes qui ont donné leur vie et pour avoir le courage de pardonner à ceux qui endeuillent nos foyers..." a suscité les applaudissements. C'est dans cette prière - rallongée ensuite par la femme avec des mots spontanés et un peu désordonnés, à moitié compris - que s'est traduit ce qui allait être l'omission notoire de Managua. Une grande partie des gens voulaient entendre quelque chose sur ce qui est en train de se passer dans le pays. L'entendre de la bouche du pape, ou l'entendre de la bouche du peuple s'exprimant devant le pape, c'était ce qu'ils désiraient le plus.

Bien que le pape n'ait guère eu de contacts directs avec le peuple de León, on le voyait sinon radieux du moins satisfait de cette rencontre de masse avec les Nicaraguayens.

Au Centre César Augusto Silva

De León le pape s'est rendu en hélicoptère au Centre César Augusto Silva, de Managua. Il était midi passé. Au centre, il allait rencontrer les autori-

tés: la junte gouvernementale et la Direction nationale du Front sandiniste de libération nationale. A l'arrivée, un ensemble folklorique lui offrit un spectacle de danse typique de Masaya: "Le maté amer". Le pape s'arrêta à peine pour le regarder. Au centre, un groupe de mères de héros et martyrs, en deuil, lui souhaitèrent la bienvenue et lui remirent une lettre dans laquelle elles lui demandaient d'intervenir pour rétablir la paix au Nicaragua et pour faire cesser les agressions à la frontière. Près d'elles il y avait des mutilés de guerre en fauteuils roulants et un groupes d'enfants de l'Association des enfants sandinistes avec des foulards rouges. Le centre était décoré de fleurs jaunes en guirlandes et en forme de coeur. Les fleurs dessinaient aussi un "Bienvenue au Saint-Père". Le pape a salué ces groupes avec une certaine froideur. Aussitôt après il y a eu une brève rencontre, non pas à portes fermées, mais debout sur place, avec les représentants des partis politiques membres du Front patriotique de la révolution - dont fait également partie le Front sandiniste de libération nationale - ainsi que des représentants de la Coordination Ramiro Sacasa, de l'opposition au Front sandiniste. La rencontre n'avait pas été annoncée dans le programme; elle a été décidée au dernier moment, à l'initiative de la junte gouvernementale.

Le pape, le cardinal Casaroli et d'autres membres de sa suite se sont ensuite retrouvés pendant une demi-heure avec la junte gouvernementale et la direction du Front sandiniste. D'après des rapports ultérieurs et officiels, la conversation a été cordiale mais le pape a manifesté peu d'intérêt à répondre aux sujets avancés. En sortant de là, Jean-Paul II est resté pendant sept minutes avec le seul commandant Daniel Ortega.

Après la visite au centre, le pape et sa suite sont partis en "papemobile" découvert - celui que le Saint-Père avait utilisé au Mexique - en direction de la nonciature apostolique. Le long du trajet, des centaines de Nicaraguayens - pas en masses compactes mais plutôt en forme de cordons de sécurité - reprenaient en chœur des slogans religieux et politiques. A la nonciature, le pape a eu une réunion avec la conférence épiscopale, réunion dont il n'a absolument rien transpiré, ni officiellement ni officieusement. Le pape y a également mangé et s'est reposé avant d'assister au rassemblement de la place.

La messe sur la Place du 19 juillet de Managua

La Place du 19 juillet, où le pape allait célébrer la messe en plein air, mesure 60.000 m². On calcule que 6 à 700.000 personnes s'étaient rassemblées sur la place et ses environs, dans l'après-midi du 4 mars. C'était le rassemblement de masse le plus important dans l'histoire du Nicaragua, et le second en nombre au cours du voyage centro-américain du pape, après celui de la capitale du Guatemala.

La place a été construite pour la célébration du premier anniversaire de la Révolution, en 1980. C'est de cette époque que date le podium, transformé partiellement dans sa partie avant et centrale, d'après les propositions de la commission vaticane, pour la visite du pape. Derrière le podium, et cela depuis 1981, il y a trois panneaux immenses: sur le panneau central, le visage du général Augusto César Sandino et celui de Carlos Fonseca Amador, fondateur du Front sandiniste de libération nationale, avec le slogan "Après 20 ans de lutte nous jurons de vaincre"; sur les panneaux de côté, les visages des neuf fondateurs du Front sandiniste, dont un seul est encore vivant, le commandant Tomas Borge, présent ce jour-là sur le podium.

Ces symboles sandinistes n'ont pas été enlevés pour la messe du pape. D'après les informations officielles, le gouvernement avait offert de placer une grande croix sur le podium, mais il a renoncé à cette idée devant l'indifférence de la commission vaticane à la proposition. La seule décoration de la place en l'honneur du pape, et comme expression des sentiments d'une grande partie du peuple, était un panneau de 30 m de long sur 6 de haut sur le côté gauche de la place face au podium. Il représentait le peuple nicaraguayen - enfants, femmes, vieillards, miliciens et paysans - portant une grande banderole où on lisait: "Jean-Paul : Bienvenue au Nicaragua libre grâce à Dieu et à la révolution"; les gens portaient sur leurs épaules des statues de l'Immaculée Conception, patronne du Nicaragua, et de St Dominique, patron de Managua; sur les côtés le panneau se terminait avec des paysages primitifs typiques de la peinture populaire nicaraguayenne. Le panneau avait été peint en collectif, par des centaines de chrétiens des communautés ecclésiales de Managua.

Depuis les premières heures de la matinée le peuple avait commencé à remplir la place. La mobilisation des habitants de Managua et de ceux des départements était parfaitement organisée depuis une semaine; la presse avait publié les cartes des trajets que devaient suivre aussi bien les autocars destinés aux personnes les plus lointaines, que les gens venant à pied. Toutes les radios du pays également - en chaîne nationale depuis 9 H du soir le 3 mars et pendant toute la nuit - répétaient sans discontinuer les instructions pour un accès ordonné à la place. Selon des informations officielles, le gouvernement a attribué deux mois de réserves d'essence pour assurer le transport de toute la population qui voulait venir. Il faut souligner que, ce jour là, la chaleur était élevée - près de 40 ° - et qu'en raison du caractère gigantesque du rassemblement, des milliers et des milliers de personnes ont marché et sont restées en plein soleil huit heures durant. Le groupe des secouristes de la Croix-Rouge a répondu à des centaines d'appels pour évanouissement. Mais il n'y a eu à déplorer aucun accident sérieux, en dépit de la foule et même des tensions qui allaient se produire un peu plus tard.

Très tôt dans la matinée, une masse de quelque 40.000 personnes - selon les calculs officiels - sous les ordres du Père Bismarck Carballo, un opposant actif au gouvernement, s'est répartie en des lieux stratégiques au travers de la place, en particulier sur une estrade située face au podium papal, et réservée aux journalistes comme l'avait annoncé le gouvernement. Le P. Carballo avait fait savoir à la presse internationale comme au clergé de Managua qu'il était décidé à "prendre la place", quels que soient les obstacles. Dans la nuit du 3 mars des incidents ont éclaté entre les groupes de Carballo et la police sandiniste, à l'occasion desquels un journaliste de la chaîne ABC de la télévision nord-américaine s'est vu confisquer ses films. Certains groupes qui étaient venus à pied de Masaya et qui n'avaient pas obéi aux règles décidées par les évêques et le gouvernement pour la manifestation, se sont également vu interdire l'entrée de la place à l'aube.

Sur la place, les drapeaux et les calicots se mélangeaient. C'étaient les messages de paix qui prédominaient. Il y avait une grande banderole tout en avant qui portait ces mots: "Monseigneur Romero nous trace le chemin". Une autre, encore plus grande, adressait son salut au pape de la part des communautés catéchuménales. La pression de la foule, à peine retenue par des barrières de bois très basses, était formidable car les gens continuaient d'arriver par milliers, alors que la messe allait commencer. La foule continua pratiquement d'affluer pendant toute la célébration.

Avant l'arrivée sur la place de l'équipe chargée de la retransmission nationale de la cérémonie, des tensions se produisirent sur la place. Aux micros centraux branchés sur de grands haut-parleurs, un prêtre a fait reprendre par la foule des formules de salutation au pape et des vivats pour Mgr Obando. Comme on ne peut pas dire qu'il y avait unanimité sur la place en faveur de l'archevêque de Managua, des protestations ont commencé à se faire entendre en différents endroits de la multitude. Des tiraillements se sont aussi produits au moment où le "choeur catholique" a voulu faire passer par la sonorisation les chants religieux traditionnels qu'il entonnait, alors que les contrôleurs du système sandiniste passaient les chants de la "messe paysanne nicaraguayenne" qui avait été exclue du programme officiel de la messe. Mais tous ces incidents n'ont finalement été que mineurs, et pratiquement inévitables; en effet, l'immense majorité des assistants était bien d'accord sur le caractère religieux de la manifestation, mais tous n'avaient pas la même façon d'exprimer leur foi et encore moins les mêmes opinions politiques.

Il est difficile de dire combien de personnes de l'une et l'autre tendances étaient sur la place. Ce qui est sûr, c'est qu'il est absurde de dire que "seuls les sandinistes ont pu venir sur la place", quand 700.000 personnes représentent le quart de la population du pays et la moitié de la population apte, pour raisons d'âge et de santé, à participer à une manifestation de cette nature.

On peut aussi affirmer que la majorité des gens présents n'étaient pas "politisés" en vue de la messe. Ce que la plupart voulaient, c'était voir le pape et vibrer à l'événement. La majorité des gens attendaient beaucoup des paroles du pape, de la manifestation elle-même, et se trouvaient dans les meilleures dispositions pour entendre ce qu'allait dire le pape du Nicaragua et en faveur du Nicaragua. La presse internationale, qui est passée dans le pays à la même vitesse que le pape, n'a pas pu prendre la mesure des dispositions de la multitude. Nous pouvons le faire, nous qui avons vécu sur place la longue et intense préparation de ce voyage.

L'unité de tout le peuple autour du pape et de son message tant attendu se retrouvait également sur le podium où le pape allait concélébrer la messe. Plus de 200 prêtres, de tout le pays et de toutes les tendances, étaient présents. Dans des déclarations recueillies par la chaîne nationale - qui s'intitulait "Unité pour la paix" - le Père José Ernesto Bravo, vicaire épiscopal du diocèse d'Esteli, a souligné l'importance considérable du fait que des prêtres aussi éloignés les uns des autres, tant géographiquement qu'idéologiquement, aient pu se rencontrer et communiquer entre eux cette après-midi là, en mettant à profit les longues heures d'attente. L'ambiance entre eux était bonne. Pour le P. Bravo, le fruit le plus clair et le plus précieux de la visite papale allait être - et était déjà - l'unité. Une unité qui, ajoutait-il, était ce dont le peuple nicaraguayen avait le plus besoin.

A 5 H de l'après-midi, alors que la nuit commençait à tomber et qu'une brise légère adoucissait la température, le pape fit son apparition face la multitude. La chasuble, dorée, brillait sous les rayons du soleil couchant. Avec sa crosse et sa mitre, il fit son entrée sous les vivats et les ovations et monta sur le podium pour commencer la messe. Ce fut un moment d'intense émotion après tant d'heures d'attente. Des dizaines de colombes furent lâchées et les drapeaux ondoyaient aux mains du peuple.

L'archevêque de Managua, Mgr Miguel Obando, adressa la bienvenue au pape en le remerciant de sa visite, ainsi que de la lettre que le Saint-Père avait

envoyée en juin 1982 aux évêques nicaraguayens (le thème en était l'unité de l'Eglise et son contenu avait fait l'objet de polémiques). L'allocution de Mgr Obando a été centrée sur le récit d'une anecdote survenue entre un prisonnier italien et le pape Jean XXIII: le regard du pape aurait "libéré" le prisonnier, telle était la finale de l'histoire. Dans sa façon de présenter la métaphore, Mgr Obando semblait vouloir dire - et c'est ainsi que l'ont compris certains groupes parmi les présents - que le Nicaragua était une prison, les Nicaraguayens des prisonniers, et le pape leur libérateur. L'intervention de l'archevêque a eu un caractère de provocation, même si, par suite de sa façon particulière de s'exprimer, la grande majorité des gens n'ont pas bien compris son message. Mais tout le monde l'a compris quand il a dit que les trois amours des Nicaraguayens étaient Jésus-Hostie, la Vierge Marie et le pape.

La messe commença. La foule répondait aux prières, chantait et suivait la liturgie en tout respect. Les textes choisis pour les lectures étaient celui de la Tour de Babel (Genèse 11, 4-9), un appel de Saint Paul à l'unité (Ephésiens 4, 1-3) et l'évangile du Bon pasteur (Jean 10, 1-6).

L'homélie du pape avait pour thème unique l'unité de l'Eglise. Ce n'est qu'au premier paragraphe que Jean-Paul II mentionna la réalité nicaraguayenne, mais de la façon la plus élogieuse qui soit pour le pays et son peuple tout au long des heures passées au Nicaragua: "(Le Nicaragua) si éprouvé, si héroïque devant les calamités naturelles qui l'ont frappé; si vigoureux et si actif pour répondre aux défis de l'histoire et pour chercher à édifier une société à la mesure des besoins matériels et de la dimension "transcendantale de l'homme". Le peuple applaudit.

C'est à partir de ce moment et à mesure que se poursuivait l'homélie, davantage en raison du ton employé que des paroles utilisées, qu'a commencé sur la place, en "crescendo" qu'il convient d'analyser, le tumulte que les agences d'information ont qualifié d'"insolence", "irrespect", "politisation" ou "manipulation".

En premier lieu, il faut redire que le tumulte ne s'est pas nourri de l'énoncé des concepts de l'homélie du pape, incompréhensibles pour l'immense majorité des présents sur la place; il a pris naissance suite à l'accent mis par le pape sur certains mots, à la sévérité et à la dureté qui se lisaient sur son visage, en particulier quand il ordonnait à la foule de se taire au lieu d'entrer en communication avec elle; le tumulte est surtout venu des omissions de l'homélie. En un sens, plus que ce que le pape a dit, c'est ce qu'il n'a pas dit qui est, fondamentalement, à l'origine du malaise. Et ce qu'il n'a pas dit a eu un impact encore plus grand, dans de vastes secteurs de la foule, que ce qu'on attendait qu'il dise.

Jusque vers le milieu de l'homélie, le peuple dans sa majorité applaudissait le pape dans les moments où il faisait les pauses appropriées, une pratique habituelle dans sa manière de s'adresser aux foules. Les gens applaudissaient aussi à d'autres moments, quand il prononçait certains mots ("évêques", "magistères parallèles", "Eglise populaire", etc.), en écho aux applaudissements venus de différents points de la place (Nous nous demandons s'il s'agissait des groupes du P. Carballo). Nous voulons dire par là que si la charge émotive de la foule sur la place peut être bien caractérisée, ses réactions ne correspondaient pas exactement au contenu conceptuel de l'homélie, si ce n'est dans certains groupes. Cela explique qu'il y ait eu des gens qui, plus tard, allaient reprendre en chœur les slogans interrompant le discours du pape, mais qui étaient les mêmes qui l'applaudissaient avec enthousiasme durant la première partie "sans savoir ce qu'il disait".

Le pape a parlé de l'unité de l'Eglise, du "triste héritage de la division entre les hommes", de la mission de Jésus-Christ venu "rétablir l'unité perdue", de l'Eglise comme famille de Dieu et de l'unité comme don de Dieu.

Dans la seconde partie de son discours, celle qui apparaît comme l'essentiel du message qu'il voulait transmettre, le pape a procédé à l'analyse des menaces contre cette unité. Ce sont les passages les plus durs du texte, surtout par le ton sur lequel ils ont été dits. En voici quelques exemples.

"L'unité de l'Eglise est mise en question quand, aux puissants facteurs "qui la constituent et la maintiennent - la même foi, la Parole révélée, "les sacrements, l'obéissance aux évêques et au pape, le sens d'une vocation "commune et d'une responsabilité identique vis-à-vis de la tâche du Christ "dans le monde - on oppose des considérations terrestres, des engagements "idéologiques inacceptables, des choix temporels, et même des conceptions "sur l'Eglise qui supplantent la véritable." L'expression "la véritable" a été dite par le pape sur un ton de fermeté surprenant et sur un registre très aigu. Quand, deux paragraphes plus loin, il a commencé à dire "L'unité de l'Eglise..." certains groupes l'ont interrompu par des applaudissements, tandis que d'autres groupes ont commencé à lancer "Nous voulons la paix!". En entendant les applaudissements, le pape sourit pour la première et unique fois de tout son discours. Comme l'agitation continuait sur la place, il a crié de façon impressionnante: "Silence!". Un cri qui a surpris tous les auditeurs. Tout au long du discours, le pape a insisté à plusieurs reprises sur l'unité autour des évêques (le mot "évêques" a été prononcé 14 fois, celui de "paix" une fois seulement, et en réponse aux cris du peuple, comme nous allons bientôt le voir).

Du point de vue du contenu du discours, on note l'insistance sur la nécessité de "soumettre nos conceptions doctrinales et nos projets pastoraux" aux évêques, et sur l'importance pour chacun d'être "capable de renoncer à "ses idées, plans et engagements, y compris les bons... pour le bien supérieur de la communion avec l'évêque, avec le pape, avec toute l'Eglise", étant donné qu'au Nicaragua l'Eglise est dans une situation réelle de partage entre deux modèles très caractérisés, entre lesquels la conciliation est difficile au niveau de la vie de foi et des projets pastoraux. Pour une partie de l'Eglise, celle qui est engagée dans les tâches du processus révolutionnaire, certains des évêques, surtout l'archevêque de Managua, ont pris des positions politiques d'opposition ouverte au gouvernement. Dans cette situation de conflit ecclésial englobant prêtres, religieuses et fidèles, le pape donnait, au fur et à mesure qu'il parlait, "entièrement" raison à une seule partie de l'Eglise. En termes évangéliques, le bon pasteur - dont il avait été question dans l'évangile quelques minutes auparavant - finissait par rester dans la bergerie avec les quatre-vingt dix neuf brebis sûres, et ne sortait pas à la recherche de celle qui s'était "égarée", ni en paroles ni en gestes. De larges secteurs de la foule n'avaient pas une conscience claire de l'enjeu se traduisant en analyse de ce type; mais ils ressentaient au dedans d'eux-mêmes un certain malaise et une certaine déception vis-à-vis du père et du pasteur de tous qu'ils attendaient.

Au moment où le pape, sur un ton surprenant de dureté, fit de nouveau allusion à "l'Eglise populaire" - un sujet critique au Nicaragua, même au plan de la formulation - pour la discréditer comme projet "absurde et dangereux", la place était devenue une chaudière bouillonnant de sentiments contradictoires et incontrôlables. Il est difficile de préciser quand et où exactement a surgi le tumulte verbal le plus fort, ou "le cri grandissant et impétueux" pour reprendre l'expression des évêques à Puebla.

Pour analyser la genèse de cette situation inattendue, dont nous avons été témoins en tant que participants et spectateurs, nous nous arrêterons à un groupe précis qui assistait à la messe: celui d'une cinquantaine de mères de héros et martyrs tombés au cours de la guerre de libération contre Somoza ou dans la guerre frontalière actuelle contre les bandes somozistes installées au Honduras. Ces femmes se trouvaient sur la gauche du podium. Elles étaient en vêtements de deuil et tenaient en mains les photos de leurs fils tués. Certaines avaient de grands tableaux avec leur portrait. Leur attente était claire: le pape allait prier pour leurs fils, pour tous les tués au Nicaragua et, peut-être, il allait aussi bénir ces photos tant chéries. Après avoir suivi respectueusement et religieusement la cérémonie, et applaudi sans distinction à tout ce que le pape disait sur un sujet qu'elles ne comprenaient pas très bien, certaines d'entre elles ont commencé à commenter - d'abord entre elles, puis à voix haute - le fait que le pape ne parlait pas de paix. Puis, comme elles avaient fait tout au long du rassemblement, elles se sont mises à répéter en chœur, au moment des pauses faites par le pape dans l'attente des applaudissements, le slogan de la journée: "Nous voulons la paix!" Leur attitude devint contagieuse dans le groupe des femmes d'abord, puis dans de larges secteurs de la foule. Les présentateurs de la chaîne nationale eux-mêmes ne purent échapper à la contagion; ils se trouvaient à côté du groupe des mères et à proximité du contrôle général de la sonorisation de la place. Cela explique la confusion des voix qui s'est parfois produite dans les microphones.

Il n'est pas facile d'analyser le phénomène de résonance qui se produisit à partir de situations précises comme celle des mères des tués. Réduire l'analyse à l'affirmation de "politisation d'une cérémonie religieuse" ou de "manipulation politique de la situation", c'est aller vite en besogne. La charge émotive de la situation ainsi créée parmi les femmes a été très grande. Du "Nous voulons la paix!", elles en arrivent au "Une prière pour nos morts!"; et d'une attitude assise, passée à prier, elles en viennent à se mettre debout et à tenir à bout de bras les portraits de leurs fils. Finalement, elles abandonnent l'endroit où elles se trouvent pour sortir dans l'allée conduisant au podium, au pied duquel elles se rendent en continuant de brandir les photos de leurs morts. Si nous détaillons cette séquence, c'est parce qu'à ce moment-là étaient en jeu deux symboles les plus fortement enracinés dans la conscience populaire: la mère et les morts, confrontés avec cet autre symbole "sacré" qu'était le pape. L'autorité et la miséricorde du Souverain Pontife se sont ainsi trouvées confrontées à des symboles nationaux, populaires et religieux.

Il faut, par ailleurs, s'interroger sur la signification de slogans plus politiques tels que "Pouvoir populaire!" ou "Ils ne passeront pas!", slogans poussés au milieu de la cérémonie en interrompant le pape, lequel a par cinq fois haussé le ton pour dire "Silence!"; ces slogans n'étaient certes pas appropriés, mais ils sont explicables. A partir d'un certain moment, l'assemblée a perdu le sens de la cérémonie en cours, en oubliant qu'il s'agissait d'une messe; et elle s'est mise en de nombreux endroits à s'exprimer avec les slogans habituels lors des rassemblements de masse tenus dans le pays. Il faut dire aussi que d'autres slogans étaient également repris, tels que "Monseigneur Romero, présent!", "Nous voulons une Eglise du côté des pauvres!" et "Entre chrétiens et révolution il n'y a pas contradiction". A un moment donné, et pour une seule fois, le pape a répondu à la clameur populaire du "Nous voulons la paix!"; il s'est arrêté un instant et, sur un ton de grande fermeté, il a dit: "L'Eglise est la première à vouloir la paix!". Certains secteurs se sont alors réjouis: le pape allait dialoguer avec le peuple, il allait entrer en communication avec lui. Mais, à partir de cet instant, il n'y a plus eu du tout de communication. Au contraire ce fut un chaos de sentiments opposés dont chacun des assistants se trouvait pour ainsi dire dans l'obligation de rendre compte.

Le pape continuait son homélie. Les slogans enflaient dans les airs, dans les micros de la retransmission nationale et dans les haut-parleurs de la place. C'était la confusion des voix des uns et des autres. La nuit était tombée et tous les gens étaient très fatigués et tendus. La situation était devenue lamentable et surtout incontrôlable. Elle a été incontrôlable parce que sa dynamique interne et complexe a pris tout le monde de surprise.

La confusion ne régnait pas seulement sur la place, parmi la foule. Elle prit également possession du podium, parmi les prêtres et les membres du gouvernement. Aussi bien la junte gouvernementale que la direction du Front sandiniste, qui applaudissaient le pape et suivaient respectueusement la cérémonie, qui réclamèrent le silence et la dignité dans les débuts du tumulte, finirent à leur tour par reprendre en chœur les solgans. Le malaise devenait également perceptible chez les prêtres au fur et à mesure que le pape parlait. Des membres de la délégation vaticane prirent à un moment donné la décision de suspendre la célébration de la messe. Jean-Paul II conclut la deuxième partie de son homélie, après un des moments les plus durs de ce tumulte, avec cette phrase qui servait de transition pour la troisième et dernière partie: "L'Eucharistie que nous célébrons ici est en soi signe et cause de l'unité". Mais, tristement, la réalité montrait qu'il n'en était pas ainsi et que le cadre dans lequel était proposé le message papal, ne pouvait être ainsi.

L'homélie prit fin, mais pas le tumulte. Pire, il redoubla d'intensité au cours de la prière universelle, après le credo récité par le pape seul. Dans les intentions il fut fait mention, comme il est habituel dans la liturgie de l'Eglise, du pape, des évêques et des prêtres. Un homme à la voix hésitante -authentique expression d'un peuple tout juste alphabétisé- lut une prière pour les paysans et les ouvriers du pays; dans l'intention pour les jeunes, on évoqua la cause de la justice... Tout cela fit grandir l'attente des mères, restées devant le pape, et d'une grande partie des assistants, qu'il y aurait enfin une prière pour les tués, pour les morts (50.000 sont tombés au cours de la guerre de libération contre Somoza, et près de 400 depuis le début des attaques des somozistes du Honduras). Mais l'intention suivante mentionna "ceux qui sont en prison" (c'est-à-dire les anciens gardes somozistes incarcérés au Nicaragua). Cela exacerba encore plus les esprits. L'attente d'une intention de prière pour les fils morts de ces femmes en deuil n'eut pour seule réponse que le silence. Cette omission - inexplicable, car il aurait suffi à ce moment là d'une prière du pape, même générale, pour ramener le calme sur la place - a sans doute été le fait qui a le plus affecté le Nicaragua dans son ensemble. Il reste parfaitement incompréhensible, pour la majorité des gens, que le pape n'ait pas prié pour les défunts "alors que c'est ce que font les prêtres".

On peut dire qu'après ces phases d'explosion émotionnelle, d'expression et contestation populaires, de tension entre les différents groupes présents sur la place, une sorte de calme finit par revenir à la fin de la messe: - après la communion - non sans que continue de régner une certaine charge émotionnelle. Mais on sentait naître dans la foule un sentiment grandissant de stupeur. Que s'était-il passé? Qu'avions-nous fait? Que va-t-il se passer maintenant? Dans une perplexité indéfinissable mais palpable la place tout entière refaisait son unité, malgré la diversité des tendances désormais polarisées davantage. C'était comme une gigantesque prise de conscience collective. Et très accélérée. Dans les groupes les plus conscients, la stupeur se traduisait de la façon suivante: "Nous n'aurions jamais attendu ça du pape!". Dans les groupes de franche opposition à la révolution, des réflexions allaient naître, du genre: "Vous voyez bien ce qui se passe ici: les sandinistes vont jusqu'à rabaisser le pape". Mais le sentiment régnant, c'était la confusion.

Le pape quitta la place, en omettant tous les gestes que nous avons l'habitude de lui voir faire en conclusion des cérémonies de foule qu'il préside. Ni un salut ni un sourire, ni un geste - aussi minime fût-il - ni une parole pour ramener la paix et l'unité dans cette "tour de Babel". Tandis qu'il abandonnait le podium, les accords de l'hymne du Front sandiniste l'accompagnaient, repris en chœur par des milliers de voix.

Même sans pouvoir imaginer l'avenir ni analyser ce qui s'était passé, la foule avait désormais conscience qu'il s'était passé quelque chose de très grave, de très important, de "terrible" comme on dit au Nicaragua. Beaucoup se rendaient compte qu'au moment même où le pape quittait précipitamment la place, la date du 4 mars 1983 ne serait plus une date quelconque, mais que cette journée à son déclin entraînait désormais dans l'histoire. L'histoire du Nicaragua, celle de l'Eglise latino-américaine, celle du Vatican. Ce n'était pas une entrée triomphale, mais bien plutôt et réellement une entrée douloureuse et triste.

Seul, le temps nous dira combien d'occasions de concorde, de paix, d'unité, d'espérance, ont été perdues ce jour-là.

L'aéroport et le départ

Les adieux du pape au Nicaragua, lors de la brève cérémonie protocolaire de l'aéroport, ont été marqués par la hâte et par un moment inattendu d'intense émotion, avec le discours improvisé devant le pape par le commandant Daniel Ortega.

A quatre reprises, Ortega rappela au pape que le Nicaragua est un pays "petit". Il lui donna également une première explication de ce qu'il avait vu sur la place quelques instants auparavant: "Quand notre peuple dit 'Nous voulons la paix!', il le dit sous la pression d'une situation de souffrances et de pleurs, de martyre permanent. Notre peuple est crucifié tous les jours et il demande la solidarité, il en appelle à la solidarité, en toute justice, en droit strict. Quand notre peuple dit 'Nous voulons la paix!', il le dit parce que nous avons dans notre pays des conditions de vie tellement misérables que se battre ici pour pouvoir manger tous les jours c'est une tâche énorme, gigantesque; se battre ici pour permettre aux enfants de ne plus aller pieds nus, et d'aller à l'école au lieu de travailler, c'est une tâche énorme, gigantesque. Car nous sommes un pays pauvre, nous sommes un pays exploité et nous continuons d'être un pays objet de discrimination par suite de l'injustice de l'ordre économique international. C'est pourquoi, quand notre peuple demande la paix, il la demande afin d'avoir la possibilité non de s'enrichir, car nous ne cherchons pas à nous enrichir, mais de répondre à des besoins élémentaires de vie et de subsistance. Notre peuple dit 'Nous voulons la paix!' et il le dit avec la conviction que le dernier mot revient à ce peuple souffrant, à ce peuple héroïque, à ce peuple courageux, à ce peuple chrétien du Nicaragua auquel il appartient de défendre avec son sang, avec sa vie, le droit à une paix digne."

Les paroles de Daniel Ortega résonnèrent clairement sur un ton de dignité douloureuse. Les yeux fixés sur le sol, le commandant semblait vouloir ne pas se laisser conduire par un autre sentiment qui ne fut l'espoir, malgré tout. "Sainteté, en ce jour où nous vous saluons au moment de votre départ de cette terre de Nicaragua, nous vous disons que nous sommes sûrs que la solidarité chrétienne saura se manifester en faveur de ce peuple souffrant. "Merci beaucoup." Ce furent ces dernières paroles.

En réponse au discours du coordinateur de la junte, le pape lut un discours préparé plusieurs semaines auparavant, dans lequel il fit encore un fois allusion à ceux qui n'avaient pas pu assister aux rassemblements de Managua et de León "pour nous montrer leur foi chrétienne". Il remercia tout le monde de l'accueil et termina en disant: "Dieu bénisse cette Eglise, Dieu protège le Nicaragua!".

Après les salutations aux membres de la junte gouvernementale et les accolades aux évêques, le pape monta dans l'avion qui quitta le territoire nicaraguayen à 8 H 30 du soir. La chaîne nationale qui avait retransmis la visite au pays continua à diffuser jusqu'à 22 H 30; elle se livra, par la voix des présentateurs qui avaient suivi l'événement et par la voix des prêtres qui avaient accompagné la retransmission, à une première évaluation, rapide et douloureuse, de ce qui venait d'arriver.

Dans les rues de la capitale, des caravanes d'autocars et de camions emmenaient des milliers de paysans vers leurs départements d'origine, tandis que les habitants de Managua rentraient lentement chez eux, drapeaux à la main et visiblement fatigués. Ils avaient besoin de libérer, en commentaires qui allaient durer toute la nuit, le volcan de leurs sentiments. Managua ne dort pas beaucoup cette nuit-là. Au lever du jour, le lendemain, on recommença à travailler et à lutter pour la paix, le coeur lourd.

(Traduction DIAL - en cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 260 F - Etranger 310 F - Avion 380 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441